

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 18 (1880)
Heft: 50

Artikel: On contra dè mariadzo
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-186000>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ter à Mollondins ces jours-là, toute distribution devant cesser lorsque les séances seraient terminées.

L'exemple donné par la commune de Mollondins n'a malheureusement pas été suivi par beaucoup d'autres, car on peut citer plusieurs localités dont la prospérité et les ressources sont allées en décroissant à partir du moment où une première pinte a suspendu son enseigne aux regards des passants.

La loi sur les boissons n'a point ignoré ces fâcheux résultats, car elle contient une disposition d'après laquelle il ne peut être établi d'auberge dans les villages où il n'en existe pas encore, si la majorité du Conseil général s'y oppose.

Mais, hélas, on ne s'y oppose guère, paraît-il, car dans les villes et dans les campagnes, dans les grands villages comme dans les plus petits hameaux, on ne peut faire dix pas sans rencontrer quelque bouchon.

Est-ce réjouissant, est-ce une marque de progrès ou de décadence ?... L'avenir nous l'apprendra.

Madame ou Mademoiselle ?... Quand on se trouve dans le monde, avec une femme d'un certain âge, dit un journal, et qu'on ignore si elle est mariée, doit-on, si on désire lui être agréable, l'appeler Madame ou Mademoiselle ?... Il faut distinguer, car il y a deux cas dans l'espèce.

Si la personne est jolie, si son *certain* âge vaut encore la peine d'être regardé sans indifférence, appelez-la *Mademoiselle* : la politesse veut que vous paraissiez la juger digne d'attirer votre attention et de vous inspirer le désir d'être agréé comme prétendant.

Si la personne est borgne, contrefaite, si elle a la patte d'oie et la dent de pipe, appelez-la carrément *Madame*. La galanterie exige que vous sembliez croire qu'elle a pu rencontrer un dévouement sincère et une affection fondée sur les qualités de son cœur.

En tous cas, si vous êtes marié, dites toujours *Mademoiselle* ; cela n'engage à rien et ne saurait être pris que comme un compliment de bonne éducation.

Un poète a fort spirituellement traité la question :

Est-ce une toute jeune femme ?

Sans hésiter, dites : Madame.

Mais si son air est un peu vieux,

Mademoiselle vaudra mieux.

Dites Mademoiselle à qui vous semble femme.

Vous semble-t-elle fille, appelez-la Madame.

A la jeune, je crois, Madame convient mieux.

Mademoiselle, à l'autre, ira certes à merveille ;

Ainsi pour être sûr de plaire à toutes deux,

Il faut vieillir la jeune et rajeunir la vieille.

Le *Cercle de l'Union vaudoise*, à Genève, vient de décider la fondation d'une bibliothèque à l'usage de tous les Vaudois domiciliés dans cette ville. Le but de cette Société est de créer un lieu de

réunion pour les citoyens vaudois, de leur donner les moyens de se connaître, de fraterniser, de s'entraider, de maintenir entr'eux des relations de parfaite cordialité, en même temps qu'un moyen de récréation honnête et instructif. — *L'Union vaudoise*, dont les ressources financières sont très modestes, fait appel à toutes les personnes qui seraient disposées à favoriser cette intéressante institution par des dons en livres moraux et utiles. — Les dons seront reçus avec la plus vive reconnaissance au local de la Société, 9, rue J.-J. Rousseau.

Nous avons assisté au dernier concert du célèbre pianiste et compositeur Rubinstein. Généralement, on n'aime guère le piano ; et pourquoi ? Parce que la plupart de ceux qui le cultivent, s'efforcent chaque jour de nous le faire détester. Si vous passez dans la rue, de toutes les fenêtres s'échappent des gammes assommantes, des études qui vous énervent. Si vous rentrez à la maison, à travers la paroi de gauche, des gammes ; à travers celle de droite, encore des gammes ; au-dessus de vous, une polka jouée sans mesure ; au-dessous, du Beethoven ou du Mozart atrocement massacré. C'est à vous rendre fou. Eh bien, nous l'avouons, Rubinstein nous a quelque peu réconcilié avec cet instrument, — sinon avec ceux qui le maltraitent, — en nous montrant ce qu'on peut en faire. Le mécanisme de ce grand artiste est vraiment étourdissant ; il faut le voir à son piano, pour croire aux prodiges que ses doigts accomplissent sur le clavier. Il y a eu dans le programme des morceaux délicieux, dont l'impression se traduisait sur tous les visages. Bien d'autres morceaux, hélas, étaient terriblement savants ; nous n'y avons absolument rien compris, et bien d'autres avec nous. C'est égal, pianoteurs et pianoteuses applaudissaient à outrance, soulignaient les passages avec l'aplomb de vrais connaisseurs ; ça fait toujours très bien dans une salle aussi bondée que celle de mercredi soir, et c'est un moyen comme un autre de se lancer dans le monde.

On contra dè mariadzo.

Lo Président dâo tribunat avâi 'na felhie à mariâ ; et coumeint la grachâosa avâi gaillâ oquiè à preteindre, n'est pas lè partis que lâi ont manquâ, dè façon que la damuzala n'a z'u qu'à choisi. Cein a età vito fé, kâ ne faut pas grandteims à cliâo djeinès pernettès po s'einmouratsi, et soveint lè pères tràovont que cein va pi trào rudo. Quand lo préférâ la demandâ âo père, lo président ne dit pas na, mâ la vollie pas bailli sein qu'on aussè fé cein qu'on lâi dit on contra dè mariadzo, que l'est on écrit iô sè dit que la felhie a on trossé que vaut tant, et que l'apportè tant dein son fâordâi, et cein po que se dâi iadzo l'homo allâvè fèrè lo betetiu, lo bin dè la fenna ne passâi pas pè lè griffès dâi pro-tiureu.

Lo dzo iô dévessont signi cé contra, l'étiout ti

dè beinda per tsi lo président, lè dou z'amœirâo, lè pareints et lo notéro, et quie fironz dza 'na petita noce iô lo vin boutsi ne manqua pas et ma fâi tserdzironz on bocon. Lo notéro écrise l'affère et passà lo papâi âo président que sè met à lo liairè tot balameint. Ora ne sé pas quin n'idée lâi passà pè la boula, âo bin se l'étâi eimbrellicoquâ, mâ tantiâ que cru que l'étâi ein tribunal, à n'on dzudzèmeint, kâ quand l'eut tot liaisu, sè verà contrè sa felhie et son galant, que sè tchaffâvont dâi ge, et lào fâ :
— Accusés ! vous avez trois jours pour recourir.

La fenna que vâo alla dein lo trein.

Onna brava fenna que n'avâi jamé étâ ein tsemin dè fai, dévessâi preindrè lo trein à Lozena po allâ trovâ sa felhie qu'étâi mariâie défrou. Ma fâi vo sèdè qu'à Lozena lâi a adé 'na masse dè treins que vont dè ti lè cotés ein on iadzo et cliâo monsus dâo tsemin dé fai ne laissent montâ què tsau pou et à mésoura que lè treins partont. Adon cliâ fenna, ein arveint à la gâra, sè vâo dè suite einfatâ dein on vagon ; mâ on eimpliyi la ratint pè son gredon et lâi fâ :

— Atteindè on momeint ! quand foudra montâ, vo vu prâo criâ.

— Oh bin vo sarâi bin galé ! se répond la fenna, m'appelo Cathrine Quaquelon.

1

Le Contrebandier.

Où l'avais-je déjà vu ? Il m'était impossible de le dire ; mais j'étais bien certain d'avoir rencontré ailleurs ce douanier qui me faisait les honneurs de la côte qu'il était chargé de surveiller.

J'étais allé rendre visite à mon ami Morandière, jeune peintre d'avenir, qui était venu à Sarzeau, dans la presqu'île de Ruiz, pour y passer une quinzaine et qui s'y oubliait depuis plus d'une année. Quand je l'interrogeai sur les motifs de ce séjour prolongé, il éluda ma question, et je n'insistai pas. C'était un contemplatif, un rêveur, que les réunions nombreuses, les plaisirs bruyants, effarouchaient facilement ; il était bien dans son élément, au milieu de ces landes mélancoliques et de ces plages solitaires qui ont échappé jusqu'à ce jour à l'invasion des baigneurs.

— Allons à la côte, me dit-il le lendemain de mon arrivée, j'y ai un ami qui te la fera mieux connaître que personne. Les plus petites critiques, les récifs les moins apparents lui sont familiers.

Nous trouvâmes celui dont il parlait, le douanier Genestous, suivant lentement, le fusil sur l'épaule, l'étroit sentier qui longe la falaise et embrassant du regard l'horizon qu'éclairait en ce moment un splendide soleil de printemps. Il reçut Morandière comme une vieille connaissance qu'on est toujours heureux de revoir ; je fus accueilli cordialement, comme l'ami de l'ami.

Pendant qu'il nous décrivait les sinuosités du rivage, nous montraient le bourg de Port-Navalo, les rochers de Locmoriaker, derrière lesquels se cachaient les alignements de Carnac, la presqu'île de Quiberon aux tragiques souvenirs, les îles de Hoat et de Hœdic, et plus loin les escarpements de Belle-Isle, que nous devinions, plutôt que nous ne les distinguions dans une brume laiteuse, je l'observais et je me répétais :

— Où diable ai-je vu cette tête intelligente, ces yeux petits et pétillants de vivacité méridionale, cette longue moustache noire, cette physionomie sympathique, cette taille un peu courte mais bien prise dans sa tunique de drap vert ? Où ai-je entendu cette voix vibrante, dont l'intonation me rappelle l'accent de la frontière espagnole.

Nous nous oubliâmes longtemps devant ce panorama incom-

parable, ne nous lassant pas d'admirer ces paysages d'une variété infinie, dont le soleil adoucissait la sauvage grandeur, la majestueuse sérénité de l'Océan qu'animaient quelques barques de pêcheurs se balançant mollement au souffle du vent du sud. Genestous nous entraîna ensuite vers la maison qu'habitaient sa femme et sa fille. Il était temps de les informer de notre arrivée afin qu'elles préparassent le repas. Nos estomacs ressentaient les effets d'une longue course et de l'atmosphère excitante du rivage.

De la mère, j'ai peu de chose à dire, si ce n'est qu'elle portait vaillamment ses quarante-cinq ans, et que cette petite femme, au visage basané, déployait une activité remuante qui contrastait avec le calme des paysannes bretonnes. Sa fille était une superbe brune dont le grand œil noir, ombragé de longs cils, avait une étrange intensité d'expression. Ses cheveux, d'un noir d'ébène, étaient vigoureusement ondulés et formaient derrière la tête une touffe énorme qui eût fait rêver une Parisienne. Ses lèvres étaient un peu épaisses et leur incarnat faisait ressortir la teinte mate de son menton un peu fort, de ses joues d'un modelé parfait. Ses longues boucles d'oreilles, la croix formée de petits morceaux de marbre artistement assortis et enchâssés dans une garniture d'argent qui pendait sur sa poitrine, ne ressemblaient pas aux parures du pays. Tout en elle avait un cachet exotique.

Je remarquai l'émotion avec laquelle mon ami l'aborda, l'expression suppliante et craintive de ses yeux, et je ne me demandai plus pourquoi il était resté si longtemps dans la presqu'île. Mais elle, son attitude vis-à-vis de lui trahissait une froideur et une réserve étudiées. Elle semblait prendre à tâche de le décourager. Toutefois, je surpris un regard qu'elle dirigeait vers lui, quand il se retourna d'un autre côté ; il n'indiquait assurément pas l'indifférence, encore moins l'hostilité. Je flairais un mystère qui excitait vivement ma curiosité.

Nous laissâmes les femmes aux soins de la friture et de l'omelette et reprîmes le chemin du rivage. Morandière, devenu brusquement rêveur et silencieux, nous quitta pour aller dessiner une petite anse où le soleil, intercepté par les pierres et tamisé par les herbes marines, produisait d'admirables effets de lumière. J'avais communiqué au douanier la sympathie qu'il m'inspirait lui-même. Je m'efforçai de fortifier sa confiance en moi pour le mettre sur la voie des confidences. Je cherchais toujours à me rappeler dans quelles circonstances je l'avais vu. Je ne sais qu'elle expression empruntée à l'idiome pyrénéen précisa mes souvenirs.

— Il y a deux ans, lui dis-je, n'exerciez-vous pas vos fonctions auprès du col de Gavarnie ?

Sa figure se rembrunit aussitôt.

— Oui, pour mon malheur, dit-il.

Je hasardai une question à laquelle il ne répondit pas ; il était absorbé par les souvenirs douloureux que j'avais évoqués. Sa pensée remontait vers un passé auquel il aurait voulu la soustraire. Je détournai la conversation et lui parlai de mon ami que nous voyions assis au bas de la falaise, le crayon à la main, mais il ne dessinait pas ; son regard était perdu dans les brumes de l'Océan, il semblait plongé dans de mélancoliques réflexions.

— Pauvre garçon ! dit le douanier après quelques instants de silence.

— Vous savez pourquoi il est malheureux ?

— Oui, il aime ma fille d'un amour honnête et profond.

— Et elle ne l'aime pas ?

— Je n'ai pas dit cela ; au contraire, je crois qu'elle éprouve le même sentiment pour lui. Je crois qu'ils se conviendraient parfaitement. M. Morandière est un brave jeune homme, il est d'une condition plus élevée que la nôtre, mais *janino* (traduction basque du nom de Jeanne) est digne de lui.

Cette expression de la fierté paternelle ne me fit pas sourire. Au fond, j'étais de son avis.

— Mais il y a un obstacle, reprit-il trisement ; maudit Dransac !

J'avais connu un homme qui portait ce nom et son souvenir se rattachait à un incident assez désagréable ; mais je ne jugeai pas à propos d'en parler. J'aimais mieux laisser libre cours aux confidences que j'attendais de Genestous. En effet, je devinais que,